Olivier DARD, Étienne DESCHAMPS, Geneviève
DUCHENNE, dirs, *Raymond De Becker (1912-1969).*

Itinéraires et facettes d'un intellectuel réprouvé

Berne/Bruxelles, P. Lang/Archives et Musée de la Littérature,
coll. Documents pour l'histoire des francophonies, 2013, 410 pages

Pierre Halen

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9929>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.9929](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9929)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 390-394

ISBN : 9782814302600

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Pierre Halen, « Olivier DARD, Étienne DESCHAMPS, Geneviève DUCHENNE, dirs, *Raymond De Becker (1912-1969). Itinéraires et facettes d'un intellectuel réprouvé* », *Questions de communication* [En ligne], 27 | 2015, mis en ligne le 01 septembre 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9929> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9929>

panafricanistes qui a émergé après celles de W. E. B. Du Bois et de Marcus Garvey. L'objectif n'est plus seulement de faire savoir au monde que les Noirs existent et qu'ils ont des droits mais aussi et surtout de lutter activement et efficacement contre la ségrégation et les discriminations raciales dont les minorités noires sont victimes un peu partout, en particulier dans des pays tels que les États-Unis et l'Afrique du Sud. Ainsi note-t-on une interaction entre le mouvement du *Black Power*, au cœur des revendications civiques aux États-Unis, et la dynamique panafricaine insufflée par les mouvements de libération nationale. De même, l'auteur souligne la contribution des leaders noirs tels Martin Luther King et Malcolm X dont le dynamisme et le rayonnement vont booster l'internationalisation de la question noire. Dans une démarche originale, Amzat Boukari-Yabara sort des sentiers battus en ne limitant pas son analyse à ces figures charismatiques mondialement connues. Il montre la contribution des festivals culturels et des chants de libération des artistes musiciens tels le Jamaïcain Bob Marley, dont la chanson « Africa Unite » constitue le titre de l'ouvrage, et la Sud-Africaine Miriam Makeba dont l'apport idéologique est aussi crucial que le *Black Consciousness* de Steve Biko ou l'ouvrage *Africa Must Unite* (1963, New York, F.A. Praeger) de Kwame Nkrumah.

Par ailleurs, il est utile de souligner que, en marge de l'évocation de l'influence des personnalités politiques telles Kwame Nkrumah, l'apôtre du concept philosophique de la personnalité africaine et de l'unité continentale, et Nelson Mandela, l'icône de la renaissance africaine, ou Barack Obama, le premier président noir des États-Unis qui plaide pour des institutions fortes en Afrique, l'auteur souligne de fort belle manière l'apport de certains porte-voix marginaux qui ont émergé après les années 70. Il s'agit notamment de l'artiste nigérian Fela Kuti qui, après avoir constamment placé l'Afrique au « centre du monde », a également « chanté en soutien aux mouvements de libération africains, faisant applaudir le projet d'États-Unis d'Afrique de Nkrumah et la philosophie du *Black Power* » (p. 246), de Thomas Sankara qui s'est clairement positionné comme un héritier visionnaire du panafricanisme avec son projet d'une « société nouvelle, débarrassée de l'injustice sociale et de la domination impérialiste » (p. 253) et de Mouammar Kadhafi qui, pendant les dernières années de sa vie, tenta de donner un souffle nouveau à l'élan panafricaniste à travers l'Union africaine et l'actualisation du projet des États-Unis d'Afrique.

Enfin, notons que ce bel ouvrage, qui constitue une véritable percée dans l'historiographie du panafricanisme en langue française, a le grand mérite de permettre d'historiciser et de contextualiser les

déportations, les migrations et les allers-retours de la diaspora noire, concepts majeurs qui constituent le mouvement forcé, contraint ou volontaire qui a vu naître le panafricanisme. Se lisant facilement et pourvu d'un index, il vient combler un vide dans les études diasporiques, en particulier dans les rapports entre l'Afrique noire et sa diaspora dans la mesure où aucun ouvrage majeur n'a été publié en français dans ce domaine depuis *Le panafricanisme* de Philippe Decraene (1959, Paris, Presses universitaires de France) et *Le Mouvement panafricaniste au vingtième siècle*, recueil de textes publié en 2006 par l'Organisation internationale de la francophonie.

Kouamé Adou

Université Alassane Ouattara, Bouaké, CIV
kouame.adou@sfr.fr

Olivier DARD, Étienne DESCHAMPS, Geneviève DUCHENNE, dirs, Raymond De Becker (1912-1969). Itinéraires et facettes d'un intellectuel réprouvé.

Berne/Bruxelles, P. Lang/Archives et Musée de la Littérature, coll. Documents pour l'histoire des francophonies, 2013, 410 pages

Prolongeant le colloque *Autour de Raymond De Becker (1912-1969)* qui s'est tenu à Bruxelles les 5 et 6 avril 2012, ce volume de plus de 400 pages tente de rendre compte de « l'ensemble du parcours intellectuel, religieux et politique de l'auteur du *Livre des vivants et des morts* » (Paris, Éd. La Toison d'or, 1942). Du fait, notamment, de sa condamnation pour faits de collaboration avec l'ennemi pendant la Seconde Guerre mondiale en Belgique occupée, Raymond De Becker est effectivement une personnalité de « réprouvé », sur laquelle on ne s'était pas encore penché avec autant d'attention, bien qu'elle soit forcément mentionnée, par exemple, dans les biographies et autobiographies de figures comme José Strel, Hergé ou Henry Bauchau, qui furent ses contemporains et ses amis plus ou moins proches. À l'instar d'autres personnalités un peu plus âgées comme celles de Pierre Daye, de Paul Colin et de Robert Poulet, Raymond De Becker est une figure essentielle dans le paysage intellectuel, politique et littéraire de l'entre-deux-guerres en Belgique ; tous en incarnent, chacun à sa façon, la sensibilité conservatrice, nationaliste et droitiste ; tous eurent d'ailleurs, mais chacun à sa manière là aussi, maille à partir avec la justice ou ce qui en tenait lieu (Paul Colin fut assassiné par la Résistance ; Pierre Daye, Robert Poulet, José Strel et Raymond De Becker furent condamnés après la guerre, mais seul José Strel fut immédiatement exécuté ; Henry Bauchau fut au contraire acquitté,

tandis que le dossier d'Hergé fut classé sans suite). Il faut toutefois se méfier des qualificatifs qui risquent de fausser la perspective : dans cette mouvance conservatrice, il est en effet aussi question d'une révolution radicale et d'une dénonciation des travers du libéralisme capitaliste, et le nationalisme n'empêche nullement, ici, une aspiration à l'unité de l'Europe. C'est toute la difficulté mais aussi tout l'intérêt de se lancer dans cette tentative à la fois de restitution historique et de compréhension en profondeur dont l'objet central, au-delà de l'individu Raymond De Becker en son temps, est la possibilité de mieux comprendre la fameuse « troisième voie », non seulement par ce qu'elle refuse (elle se veut aussi anti-capitaliste qu'anti-communiste), mais surtout par ce qu'elle cultive (les « racines européennes » et/ou « nationales ») et par ce qu'elle professe de manière plus ou moins nette selon les cas : la nécessité d'un ordre nouveau et celle d'un dépassement du parlementarisme au profit d'un régime autoritaire plus efficace, le retour à des formes plus « communautaires » de société, etc.

Raymond De Becker est surtout connu « comme l'un des chefs de file de la collaboration intellectuelle belge » (p. 13) et singulièrement comme le rédacteur en chef du quotidien *Le Soir* – ce qu'on appelle « Le Soir volé » – de 1940 à 1943. Mais son parcours est effectivement « tortueux » (*ibid.*), et s'intéresser également à ce qu'il fut avant aussi bien qu'après la guerre permet de s'interroger sur une quête quelque peu erratique, dont la Collaboration ne fut qu'un épisode, certes lourd de conséquences. Né en 1912 dans la petite bourgeoisie bruxelloise, obligé d'abandonner ses études à 16 ans, orphelin à 18 ans et depuis lors chargé de sa mère, Raymond De Becker investit dès ce moment les milieux de l'Action catholique et leurs publications. Au début des années 30, il y croise des personnalités majeures comme celles des abbés Joseph Cardijn, le fondateur de la Jeunesse ouvrière chrétienne (joc), et Jacques Leclercq, qui incarnent tous deux l'ouverture sociale, la jeunesse et le renouveau dans l'Église. Polygraphe prolifique, brillant polémiste, personnalité certainement charismatique qui en fascina plus d'un dans sa génération, Raymond De Becker poursuit un idéal élevé et radical, à la fois spirituel et militant ; c'est ce qui lui fait échanger avec Jacques Maritain, croiser la voie d'Emmanuel Mounier et la mouvance de la revue *Esprit* ; il correspond aussi avec André Gide et, à 23 ans, il participe en 1935 à la décade de Pontigny. À partir de 1936, à la suite d'un voyage en Allemagne, il prend toutefois ses distances avec l'Église catholique qui va d'ailleurs elle-même, en Belgique, condamner le rexisme de Léon Degrelle : ainsi les choses sont-elles devenues plus claires. Hôte régulier de l'ambassade d'Allemagne à Bruxelles avant

1940, il joue la carte de la Collaboration mais, selon lui, par conviction patriotique, il finit toutefois par se séparer lui-même des rexistes, et donc de l'occupant, en août 1943. Ce revirement présenté comme une fidélité n'empêchera pas qu'il soit condamné à mort en 1946 ; la peine sera commuée en détention, puis annulée par voie de grâce. Libéré en 1951, il exerce, en Suisse puis en France, divers métiers et reprend la plume sous divers pseudonymes. Ses nombreuses publications sont sans doute ce qu'on appelle des travaux alimentaires, mais sa curiosité pour la psychanalyse jungienne, l'ésotérisme et les philosophies orientales témoignent encore d'une quête d'absolu, autant que de sa fréquentation de personnalités quelque peu errantes comme la sienne, ainsi celle de Louis Pauwels. Il décède en 1969, vraisemblablement en se donnant la mort. Son parcours, du fait même de son ou de ses dévoiements, peut de toute évidence aider à « comprendre les attentes, les déceptions et les compromissions de son temps » (p. 24) ; ses contradictions éclatantes et les impasses mêmes où le conduisit son idéalisme sont comme d'instructives pathologies, dont l'étude pourrait être encore très utile aujourd'hui.

La première partie de cet ouvrage (pp. 25-121) est consacrée au jeune Raymond De Becker et à son rayonnement, à ses relations avec le catholicisme, et plus largement avec les « nouvelles relèves belges et européennes » (p. 23). Elle débute par l'éclairant exposé, par Francis Balace (pp. 27-47), du contexte catholique, maurrassien et sympathisant à l'égard de Mussolini, auquel se rallie le jeune Raymond De Becker à Louvain ; ce dernier rejoint ainsi ce qu'il appellera significativement une « force religieuse organisée socialement autour de » lui (cité p. 29). À l'abri de cette force, l'orphelin polémique contre Paul-Henri Spaak, alors étoile montante du parti socialiste, et se fait un nom dans le contexte singulièrement brouillé des sympathies fascistes plus ou moins déclarées des uns et des autres. Mais il ne fait pas qu'utiliser l'institution catholique : il se nourrit aussi, à cette époque, d'une partie de son discours, en particulier en ce qui concerne, d'une part, l'engagement idéaliste en vue de renouveler profondément la société et, d'autre part, cet autre aspect de l'absolu qu'est la mystique. Prenant le relais, l'historien Pierre Sauvage (pp. 49-67) étudie ce qui constitue la zone la moins claire du paysage catholique de l'époque, celle où évoluent, sous la houlette du chanoine Leclercq, d'autres jeunes idéalistes comme Henry Bauchau, que leur sensibilité sociale, et même parfois ouvriériste, situe plus à gauche de l'échiquier, mais qui ne sont pas sans ambiguïté et qui, du reste, accueillent les contributions de Raymond De Becker dans leur *Cité chrétienne*. La conclusion de Pierre

Sauvage : « C'est précisément cet idéalisme, exacerbé par un caractère instable et une intelligence brillante, qui l'a empêché de mûrir [et] de prendre la mesure des événements » politiques, vaut pour d'autres jeunes de son époque. La même problématique est traitée également par Étienne Deschamps (pp. 69-98) à propos de « l'illusion communautaire » de Raymond De Becker, mais aussi de ses comparses du « serment de Tamié », Henry Bauchau et Théo Léger ; ce trio semble alors incarner exemplairement ce que John Hellman a appelé « *the new catholic left* », avant d'éclater mais non sans laisser en place des liens d'amitié et, par ailleurs, une certaine empreinte qui se fera sentir bien plus tard dans l'œuvre littéraire d'Henry Bauchau, le seul des trois qui ne se suicide pas. Reproduit en fin d'article, un échange épistolaire avec Jacques Maritain éclaire les accords et ensuite les désaccords profonds de cette mouvance autour du projet de *Communauté*, où l'on croise aussi le nom de Louis Carette, alias Félicien Marceau. C'est qu'il faut sortir du seul cadre belge pour mesurer les enjeux, et on aura avantage à lire à la suite l'article de Frank Tison (pp. 145-171), situé plus loin dans l'ouvrage, à propos de la manière dont Raymond De Becker s'est fait connaître en France durant les années 30, où il fréquente non seulement la mouvance d'*Esprit*, mais aussi les radicaux, eux aussi anti-communistes et chercheurs de « troisième voie » ou de « tiers-parti ». Des confusions du même ordre affectent la perspective nationale, alors associée à une aspiration ethno-communautariste, voire raciste, mais aussi à une vision européiste, supposée paradoxalement garantir la nation ; de cette analyse de Catherine Lanneau (pp. 99-117), on passe très logiquement à celle que propose Hubert Roland (pp. 119-144), au sujet des affinités germaniques, et nazies, de Raymond De Becker.

La deuxième partie (pp. 173-242) est centrée sur la collaboration intellectuelle, l'illusion d'une Europe qui serait unie par l'Allemagne et l'expérience de l'autoritarisme fasciste. Ainsi Geneviève Duchenne (pp. 175-193) traite-t-elle de l'« engagement européen » de Raymond De Becker, dans la foulée de ce qu'en écrivaient Catherine Lanneau et Hubert Roland un peu plus haut. L'étude se termine elle aussi par une intéressante annexe : des extraits du mémoire consacré par Raymond De Becker lui-même à *La Collaboration en Belgique ou une révolution avortée*, mémoire qui se trouve faire l'objet non de l'étude suivante, mais de celle qui est proposée plus tard par Bruno De Wever et Aline Sax (pp. 217-232). Ces deux auteurs reprennent notamment l'idée que le « pouvoir d'attraction du fascisme est lié à sa capacité à combler le vide spirituel d'une société sécularisée » (p. 220), ou du moins son apparente capacité ; un tel jugement

explique à la fois les affinités initiales de De Becker avec le catholicisme, la répudiation qu'il en fit pour adhérer aux fantasmes de l'Ordre nouveau, et plus tard ses fréquentations esotériques, ufologistes et orientalisantes. Affleure ici – comme à quelques autres endroits de ce livre où cependant il constitue l'un des rares aspects à n'être pas vraiment creusé (en dehors des faits relevés par Raymond Abellio, cité, plus loin, par Olivier Dard, pp. 275-288) –, la perception d'un autre vide, situé sur un tout autre plan : la recherche, par cet homosexuel, d'une virilité et de la « force » qui lui est associée. La conclusion des auteurs, qui finissent par recommander l'édition « scientifique » de ce mémoire, est un peu en deçà de ce qu'on pouvait attendre de leur analyse de discours, qui a le mérite d'ouvrir utilement sur des mythes et sur l'imaginaire.

Toujours dans cette deuxième partie, Laurent de Hepcée (pp. 195-215) évoque, de son côté, l'engagement de Raymond De Becker comme rédacteur en chef du *Soir* « volé » sous l'Occupation, engagement accompli sans doute avec « ferveur et sincérité », mais qui aura « donc été un échec complet » (p. 211), eu égard aux buts poursuivis, et non seulement sur le plan de la reconnaissance personnelle. Très opportunément, mais dans une étude un peu plus courte que les autres, Abrecht Betz (pp. 233-242) se penche pour sa part sur les relations de Raymond De Becker avec Henri/Hendrik De Man (ou : de Man ; la graphie du patronyme a ici été harmonisée avec la majuscule), autre figure de la « dérive » idéologique de ces années-là ; la contribution d'Abrecht Betz ne fait que mentionner au passage le nom de Paul De Man (*idem*), neveu d'Henri et lui aussi collaborateur du *Soir* « volé », dont il ne commente pas le rôle intellectuel qu'il tiendra, plus tard, aux États-Unis, ni les débats que son antisémitisme de l'époque de l'Occupation suscita après sa mort.

La troisième partie concerne la période de l'épuration et de l'après-guerre (pp. 243-310). Elle traite d'abord (mais un peu rapidement, en ce cas) de la « diaspora belge en France après la Seconde Guerre mondiale » (pp. 245-251). D'un intérêt juridique certain, la contribution de Koen Aerts (pp. 253-273) étudie « l'affaire De Becker », qui marque en réalité la fin de la période de l'épuration et qui constitue l'un des dossiers fondateurs de la Convention européenne des Droits de l'Homme ; rappelons que l'intéressé fera condamner la Belgique, à tout le moins sur le point précis de l'interdiction qui lui était faite d'exercer son métier. Enfin, Olivier Dard s'intéresse à l'itinéraire de De Becker « de la Suisse à *Planète* », et notamment à ses relations avec Raymond Abellio, autre figure « dérivante » de socialiste passé à la Collaboration

puis à l'ésotérisme, et à ses rapports avec Louis Pauwels qui publiera, dans *Planète*, un texte posthume où De Becker met en évidence la continuité de ses appétences spirituelles. Olivier Dard souligne avec pertinence cette dimension qui semble finalement agnostique, mais toujours résolument anti-matérialiste. Dans la vie de De Becker, le facteur spirituel est certainement une constante. S'oppose-t-il au facteur politique qui serait, lui, marqué par la « discontinuité » (p. 287) ? S'agissant des années 30 et des rapports de l'intéressé avec les milieux catholiques, ou de la période de l'Occupation et de ses rapports avec les rexistes, on voit assurément se produire des ruptures. Mais la contribution suivante, due à Philippe Beck et intitulée « De la collaboration à l'introspection » (pp. 289-310), traite des relations de Raymond De Becker avec Carl G. Jung et pose autrement la question, à partir des ambiguïtés de Jung lui-même à l'égard du nazisme (des fac-similés de la correspondance avec De Becker sont ensuite reproduits). Certes, l'introspection est en quelque sorte une manière de renonciation à la perspective, forcément politique, d'une action collective. Le parcours est ici parallèle à celui d'Hergé et, surtout, à celui d'Henry Bauchau (qui, rappelons-le, ne furent pas condamnés après la guerre, mais passèrent tous deux par une profonde crise personnelle, et connurent tous deux la tentation de l'ésotérisme). Mais, comme l'illustrent assez le cas d'Henry Bauchau mais aussi celui de l'auteur de *Tintin* (p. 356), toutes les introspections n'ont pas le même sens ; la référence jungienne apparaît bien à cet égard comme ayant elle-même un sens politique.

Enfin, une quatrième partie (pp. 311-390) revient de manière plus synthétique sur les relations entre Raymond De Becker et, pour l'essentiel, trois autres Belges célèbres : Paul-Henri Spaak, Hergé et Henry Bauchau, relations qui permettent de revenir sur sa personnalité en repassant par les trois grandes périodes évoquées ci-dessus. On éclaire donc à nouveau, mais sous un angle différent, certains épisodes évoqués précédemment. Ainsi, dans la première de ces études, menée par Michel Dumoulin (pp. 313-344), on retrouve non seulement la figure de Paul-Henri Spaak, mais aussi celle d'Henri De Man, et avec ceux-ci la question délicate d'un « socialisme national » dans le contexte idéologique assez confus de l'entre-deux-guerres ; puis l'on retrouve le même Paul-Henri Spaak après la guerre, à la fois partisan d'un grand « parti populaire national » et... obligé d'intercéder auprès du ministre de la Justice en faveur du condamné Raymond De Becker. Traitée par Benoît Peeters (pp. 345-360), la relation avec Hergé, est évidemment d'un autre ordre, plus personnel, qui

va de leur rencontre, sans doute dès 1928 dans les milieux de la Jeunesse indépendante catholique, au soutien matériel qu'Hergé apporte fidèlement à un ami qui connaît, dans les prison belges, puis en France une « interminable dégringolade » (p. 355).

Enfin, la dernière étude de l'ouvrage, due à Marc Quaghebeur (pp. 361-390), éclaire en profondeur la personnalité trouble mais de toute évidente fascinante de Raymond De Becker. L'analyse s'appuie au départ sur un entretien approfondi avec Henry Bauchau (2003) qui ne fut pas enregistré mais dont l'essentiel est ici rapporté. La relation entre De Becker et Bauchau fut d'une très grande proximité à l'époque de l'épisode de Tamié, mais leurs chemins s'écarterent néanmoins dès cette année 1938, ce qui pousse De Becker à se positionner du point de vue politique en rejoignant les neutralistes et le socialisme national d'Henri De Man. L'ambition personnelle de celui qui parvint à être le rédacteur en chef du journal *Le Soir* à 28 ans semble avoir été son moteur essentiel, mais la quête spirituelle n'est pas à négliger. Sa correspondance avec Jacques Biebuyck, ainsi que d'autres écrits de ce dernier, éclairent très sensiblement les années 30. Marc Quaghebeur scrute ensuite toutes les traces laissées par sa relation avec Raymond De Becker dans l'ensemble des écrits d'Henry Bauchau, et elles sont nombreuses. Il exploite enfin le triple témoignage laissé par le *Livre des vivants et des morts*, une autobiographie publiée en 1942, à 30 ans, par le mémoire concernant la Collaboration, déjà mentionné, et par divers écrits postérieurs de Raymond De Becker, tous en rapport avec sa quête d'absolu. Le critique montre tout l'intérêt de lier ici étroitement sensibilités politiques, littéraires et religieuses, à la recherche des nœuds essentiels.

Cet ouvrage, écrivent Olivier Dard et Marnix Beyen dans leur synthèse (pp. 391-396), ne visait pas seulement à « l'accumulation de connaissances nouvelles sur Raymond De Becker », mais aussi à mesurer son exemplarité historique (p. 392). Ce ne sera sans doute vraiment possible, concluent-ils, qu'en étudiant de plus près, à l'avenir et grâce à la numérisation, ce qu'ils appellent la « langue » de ce polygraphe, langue dont l'étude, si l'on comprend bien, requerra les méthodes de l'analyse du discours mais aussi de la stylistique. Il reste aussi, me semble-t-il, à mettre davantage au jour cette scène plus intime, qu'en cultivant la psychanalyse jungienne, Raymond De Becker semble avoir voulu masquer toujours davantage ; seule la « langue », effectivement, en témoignera, comme le suggère déjà la contribution de Marc Quaghebeur ; il est du reste probable que ce qui s'est joué dans l'intimité de cette scène – celle

d'un roman familial très privé – éclaire autrement son parcours. Enfin, il faudra sans doute revenir sur la question religieuse pour en mesurer aussi l'exemplarité : même si, pendant quelques années, elle a frayed avec l'institution catholique, la mystique de Raymond De Becker semble fondamentalement païenne ; ici aussi, la différence avec Henry Bauchau paraît importante, mais il faudrait le vérifier.

Le fait est néanmoins que « des jalons essentiels » sont désormais plantés (p.396). En somme, il s'agit d'un ouvrage qui n'évite certes pas quelques redites (ni, dans certains chapitres, des fautes d'orthographe qui n'honorent guère les éditeurs), mais qui est remarquablement riche et solide, et qui, à ce titre, apparaît désormais essentiel pour l'Histoire de certaines errances intellectuelles du ^{xx}e siècle.

Pierre Halen

*Écritures, université de Lorraine, F-57000
pierre.halen@univ-lorraine.fr*

Beatrice FLEURY, *La Guerre d'Algérie, ici et là-bas. Histoires d'anonymes.*

Lormont, Éd. Le Bord de l'eau, 2014, 190 pages

En France, en 2012, la commémoration des 50 ans de la fin de la guerre d'Algérie a non seulement mobilisé un nombre important de témoins – issus de groupes mémoriels différents –, mais leurs témoignages ont également bénéficié d'une large médiatisation. C'est à ces témoins et à leur publicisation qu'est consacré l'ouvrage de Beatrice Fleury, *La Guerre d'Algérie, ici et là-bas. Histoires d'anonymes*. Auteure de travaux sur le témoignage et les médiations mémorielles, ici, elle interroge ceux relatifs à la mémoire de la guerre d'Algérie. En différentes occasions, ses témoins se sont trouvés propulsés au-devant de la scène médiatique pour apporter leur témoignage sur des événements particuliers. L'auteure propose donc une analyse de l'évolution du statut de témoin anonyme accédant au statut public et examine comment le récit de gens ordinaires devient, avec le temps, un élément important aux côtés de celui de l'historien, dans la compréhension et l'écriture de l'Histoire tout en revenant sur cette place importante qu'il occupe dans l'évocation de la mémoire collective à travers les médias.

Dans l'introduction et le cadrage théorique (pp.5-18), l'auteure présente les recherches qui présentent une source d'inspiration pour une double approche méthodologique : d'un côté, les travaux d'historiens pour aborder la genèse du témoignage ordinaire, son usage et sa publicisation ; de l'autre, l'approche de spécialiste de la médiatisation du témoignage.

Concernant l'usage du témoignage, elle cite notamment Jean Norton Cru (observateur emblématique des témoins de la Première Guerre mondiale), Annette Wieviorka et/ou Henry Rouso. Pour traiter de la médiatisation du témoignage anonyme, elle évoque les théories du « culte du banal » de François Jost, celles relatives aux critères de « présélection » développées par Sébastien Rouquette, ou encore les notions de « logique citoyenne et de [...] logique marchande » ou de « cadrage médiatique » (p. 15) développées par Christophe Deleu à la radio. Enfin, elle traite des travaux de Dominique Mehl pour la télévision.

Pour définir son sujet, Beatrice Fleury explique que « l'anonyme ne l'est pour tout le monde, car si il n'est pas connu de tous, logiquement, il l'est de ses proches » (p. 16). Elle évoque ensuite les notions introduites par Marc Ferro définissant l'anonyme comme celui qui vit sa vie hors de l'Histoire. Reposant sur un corpus extraordinairement riche et varié de portraits de témoins, qui s'étale de 1959 à 1962, et rassemblant à la fois différents groupes mémoriels et différentes générations de témoins dans divers supports médiatiques, cette étude s'est dotée d'un niveau solide de validité et de fiabilité. Il s'agit des portraits du sergent Robert (soldat français en Algérie), du docteur Giraud (pied-noir), Saïd Ferdi (harki), des appelés français, de la militante du Front de libération nationale (FLN) Louisette Ighilahriz et bien d'autres témoins qui ont livré leurs témoignages à l'occasion du cinquantenaire mais aussi en d'autres circonstances.

L'objectif principal de l'ouvrage est d'examiner le parcours du témoin anonyme, depuis le privé jusqu'au public, et de comprendre ce que l'auteure qualifie de processus de « fabrication de l'anonyme », en se référant aux travaux de Pierre Centlivres, Daniel Fabre et Françoise Zonabend : « En croisant leurs points de contact entre leur histoire privée et la guerre d'Algérie, c'est donc au récit en première personne que nous nous intéressons. Ceci pour tenter de comprendre pourquoi chacun de ces personnages est parvenu à être – entre la fin des années 50 et la période contemporaine – à faire écho aux préoccupations du moment et à répondre à des contraintes politiques et médiatiques particulières » (p. 18).

La première partie du livre (pp. 19-35) est consacrée à Charlie Robert, un appelé de l'armée française mobilisé en Kabylie en 1959, et suivi par les caméras du magazine d'information *Cinq colonnes à la une* dans un contexte très contrôlé, qui coïncide avec l'arrivée du général de Gaulle au pouvoir. Ce magazine avait pour